

L'objet – exil et ses technologies temporelles

Simona Bealcovschi

*Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique
Urbanisation, Culture et Société*

« ...tout objet ancien est beau parce qu'il a survécu et devient par là le signe d'une vie antérieure. C'est la curiosité anxieuse de nos origines qui juxtapose aux objets fonctionnels, signes de notre maîtrise actuelle, les objets mythologiques, signes d'un règne antérieur. Car nous voulons à la fois n'être que de nous-même, et être de quelqu'un » (Baudrillard, 1968 :100)

L'objet qui accompagne l'exil

Exil ou émigration, tout départ est à la fois une rupture et une inauguration.

Quel rôle joue l'objet qui accompagne ce grand voyage de séparation ? Pourquoi cet objet a-t-il été choisi pour nous accompagner dans un lieu inconnu ? Quelles fonctions acquiert-il ? Qu'est-ce qu'il génère ? De la tristesse ? Du réconfort ? De la nostalgie ?

Dans cette communication, j'ai choisi d'explorer quelques aspects des technologies temporelles des « objets témoins », une catégorie particulière d'objets de l'exil, ce grand départ sans retour (le terme est générique, voulant englober toute condition de dislocation ou mouvement dans un autre lieu ou territoire).

Supposons que la plupart des objets qui nous accompagnent dans notre départ soient des objets intimes, des objets qui nous « parlent » non par leur performance, mais par leur signification reliée à de certains moments de notre vécu et de notre imaginaire. Dans ce sens, leur connotation est particulière, car elle dépasse leur aspect instrumental, si c'est le cas. Leur fonctionnalité et usage sont sublimés et même annulés dans le contexte de changement d'environnement et de technologie.

Je propose donc qu'on réfléchisse non pas à l'objet-exil en soi, mais à l'espace nébuleux dans lequel celui-ci se situe, assujetti à deux regards, simultanément objectif et subjectif. L'objet serait en quelque sorte « créé » par le biais du « regard éloigné », qui, comme nous le savons de Lévi-Strauss, est un regard qui fusionne objet et observateur et qui, en effet, projette nos pensées sur l'objet. Le deuxième avancement de notre pensée serait celui de se détacher de l'objet. L'objet devient donc moins important pour notre analyse, car ce qui nous intéresse, c'est sa capacité d'établir des rapports avec les personnes et son potentiel symbolique qui est renforcé par l'exil. Autrement dit, ce qui nous intéresse est la manière dont l'objet sublimé ou métaphorisé et les représentations qu'il projette engagent et déclenchent des liens qui visent l'identité sociale et le Soi, la temporalité (que les chercheurs explorent souvent à travers la mémoire), la mythification et la réification de la culture. L'objet-exil devient ainsi un véhicule pour un retour dans le temps, comme il devient à la fois une représentation d'une chose absente, un vrai « lieu de mémoire » (P. Nora, 1986) qui renvoie à une essence ou entité lointaine avec laquelle notre Soi entretient des liens profonds, lesquels ne vont nécessairement se concrétiser.

L'objet-signe et ses fonctions

Un grand nombre des objets qui accompagnent l'exil ont eu initialement une fonction pratique de marchandise à valeur économique établie dans un contexte historiquement donné. Ils peuvent être utiles ou inutiles, mais ce qui est important est leur valeur symbolique de médiation entre plusieurs temporalités et leur pouvoir de signifier. À ce niveau, tous ces

objets-exil se constituent dans un système « grâce auquel le sujet tente de reconstituer un monde, une totalité privée » (Baudrillard, 1968 :104), sans pourtant s'éloigner complètement de sa dimension mercantile. L'objet-exil peut simultanément incarner le passé, le lignage, la culture nationale originaire, le territoire, la langue et projeter à la fois tout degré d'appartenance, d'inclusion ou d'exclusion, avec tous ceux-ci. Il peut ainsi transcender sa dimension pratique et acquérir d'autres fonctions : affective, symbolique et esthétique, qui le range parmi les objets aimés, dont la puissance évocatrice est fétichisée, car, « toujours[,] ce qui manque à l'homme est investi dans l'objet » (Baudrillard, 1968 :100).

L'identification qui se réalise à travers l'objet-exil est possible, car l'objet en soi est avant tout un signe. En tant que signe il contient et accumule une multitude de symboles, il communique des messages et des significations et re-présente et réinvente des fragments d'un vécu antérieur. Par exemple, un ancien moulin à café d'antan, que les parents ou les grands parents ont utilisé comme un simple ustensile pour préparer le café, devient un signe du passé perdu et, comme tout signe déraciné du contexte immédiat, il est métonymique, ce qui veut dire qu'il peut se lier à des représentations multiples par l'effet des significations qu'il déclenche en chaîne (Lacan). L'objet peut donc entretenir plusieurs rapports sémiotiques avec une multitude de domaines/catégories telle que le soi, l'identité de clan, la famille, le groupe d'appartenance locale ou nationale, la temporalité, le territoire, la culture.

Le moulin à café de ma grand-mère devient ainsi un signifié/*symbole* du regroupement familial, de la cuisine. Métaphore par excellence de la chaleur, associée au feu et à la préparation des plats, elle est reliée métonymiquement à la féminité protectrice et à l'intimité. Et si le moulin à café peut activer plusieurs signifiés, il est aussi vrai qu'il acquiert de nouvelles fonctions par rapport à sa fonction pratique d'antan ; ainsi, il acquiert une fonction esthétique, même exotique, d'objet venant d'un espace lointain est-européen et déplacé vers un autre espace et cadre temporel, celui d'une contemporanéité nord-américaine. En tant qu'objet-exil, il est donc signe de ce jeu de dédoublement du pouvoir quand les puissants et les moins puissants (et l'exilé quasiment toujours fait partie de cette dernière catégorie)

tentent de transformer le symbolisme pour avancer leur propre position vis-à-vis de l'autre, recapturant le capital culturel perdu par le déplacement.

La fonction biographique et son rapport au Soi

En dépit de leur air vétuste et inutile, les objets domestiques, parfois peu gracieux, comme des certains bibelots ou cadres, deviennent des symboles de notre identité intime. Ils peuvent activer notre mémoire « involontaire », si, à l'instar de Proust, on reconnaît que le passé se loge dans ces objets. Déclenchant des expériences sensorielles et affectives par leur odeur, leur texture, leur masse et par leur forme, ils ont l'incroyable capacité de mobiliser ou d'inhiber le Soi, de l'augmenter ou de l'anéantir. Ils sont ainsi, dans une deuxième lecture, des supports mnémoniques qui bloquent et cachent les coupures définitives avec le passé. Ils nous font vivre dans cette temporalité particulière, de passé-présent continu (« What Was Is, What Is Was », pour reprendre Nancy Chodorow, 1998) propre aux individus ayant connu l'exil : un gadget, un jouet, une lettre, une photo, un souvenir, une chanson, un plat, une odeur, peuvent activer notre vécu dans un sens bergsonien, celle de réversibilité temporelle. En effet, nous arrivons ici à la définition lévi-straussienne du temps mythique, bidirectionnelle et sans causalité unilinéaire. L'objet-témoin nous renvoie à une dimension de glissement temporel, oui, mais aussi de scission temporelle.

L'objet-exil nous installe dès le début de notre éloignement dans une sorte de mélancolie temporelle et nous lance dans un inédit parcours « biographique », car la polyvalence de ses significations le coupe, paradoxalement, de tout contact avec le présent. Cette lecture biographique de l'existence des objets (leur origine, leur fonctionnement, leurs histoires, leurs maîtres) incorpore nos liens au passé, mais également la mémoire des habitudes et des routines qui y sont liées. Chaque objet, notait Baudrillard, est à mi-chemin entre une spécificité pratique et une suite d'habitudes : « [L]'objet devient d'ailleurs immédiatement support d'un réseau d'habitudes, point de cristallisation de routine du comportement. Inversement, il n'est peut-être pas d'habitude qui ne tourne autour d'un objet.

Les uns et les autres s'impliquent inextricablement dans l'existence quotidienne » (Baudrillard, 1968 : 113).

Comme les objets survivent aux personnes et, souvent, aux circonstances, ils définissent et structurent des relations sociales en dehors du temps ; ils deviennent donc symboles de la permanence et de la continuité. Ils développent dans un sens leurs propres parcours de vie (Appadurai, 1986) auquel est liée une mémoire que nous héritons en même temps que l'objet, mais à la différence de l'objet dont les formes restent figées, les mémoires sont manipulées et évoluent continuellement, se rattachant à l'objet de temps en temps uniquement pour se relancer dans un autre cycle de créations de nouvelles « mémoires ». À travers ces objets transmis de génération en génération, notre identité devient plus riche, englobant les parcours de nos ancêtres à travers l'héritage (Kopytoff, 1986). Mais, à la différence d'une logique vraiment clanique ou tribale, où c'est l'individu qui devient conforme à une structure établie par le passé, l'objet-exil permet à l'exilé de s'inventer le passé qui le représente.

Cette interprétation démontre qu'en exil, l'objet hérité change de fonction par rapport à sa fonction initiale, dans un sens de croissance et de « densification » symbolique, qui augmente sa capacité initiale de représentation. L'exil devient ainsi à la fois un espace de continuité et de rupture, car il s'inscrit dans une logique que les anthropologues appellent « agnatique » (Herzfeld, 1997), celle de la continuité clanique et qui prévaut quand les racines n'ont pas été coupées, mais plutôt déplacées vers un autre espace, un autre imaginaire.

Dans le cas des exilés ou des immigrés roumains, un signifié doublement absent est la classe, apparemment et prétendument éliminée par les socialistes et bannie à la temporalité antérieure de l'ancien régime. Selon l'époque de l'exil, il est donc inévitable que certains objets acquièrent des connotations de classe (par exemple, des objets qui renvoyaient directement aux décorations des espaces bourgeoises ou populaires, qui sont issus de telle ou telle région, de telle ou telle époque, représentatifs de tel ou tel style).

Dans le monde de mon enfance, en Transylvanie, les meubles et les décors Biedermeier étaient des marqueurs silencieux, mais néanmoins puissants de l'identité ethnique et de classe. À l'époque communiste, définie par sa politique de purisme ethnique et par sa soi-disant lutte contre le système de classes de l'ancien régime, les marqueurs bourgeois ont subi une double pression temporelle, à la fois contradictoire et inédite : d'une part, il était dangereux qu'une personne affiche trop de marqueurs d'appartenance à une ancienne classe « d'intelligentsia », car elle risquait « l'exil » à l'intérieur du pays ; d'autre part, il n'était pas sans avantage qu'une personne affiche de tels marqueurs, car des souches en émergence et donc à la recherche de racines symboliques, telles que les élites politiques (la *nomenclatura*), cherchaient à acquérir ces objets marqueurs de statut bourgeois (statuettes, meubles, pianos, tapis, tableaux vendus pour des sommes dérisoires par leurs anciens propriétaires), précisément parce que de tels objets avaient et évoquaient une histoire.

L'objet marqueur de statut se voit ainsi transformé en symbole de ce double exil de ses origines. D'une part, ces objets avaient acquis une connotation dans un premier système de représentation avec lequel ils étaient contemporains, qui dénotait un rapport hiérarchique entre l'individuel, la collectivité et le lieu où les objets étaient placés, c'est-à-dire dans un cadre cohérent avec l'époque, le milieu social et l'ordre esthétique, une connotation qu'ils ont supposément perdue sous les communistes. D'autre part, et c'est ici l'étrangeté de la perte de fonction initiale, sous le même régime communiste, les connotations initiales ont perduré, car elles ont été simplement déplacées vers un autre ensemble sémiotique censé marquer la mort des tensions de classes et l'émergence d'un nouveau système social homogène et sans conflit. La pression placée sur ces objets de l'ancien régime était donc presque insoutenable, car les significations qu'ils portaient devaient apparaître et disparaître simultanément.

Mais le double exil de l'objet renvoie également à d'autres changements structuraux. Ainsi, bien que le moulin à café de ma grand-mère ait acquis de nouvelles significations, celle notamment d'objet exotique et esthétique, sa perte de fonction initiale porte surtout sur l'anéantissement de tout un ancien ordre ontologique et temporel, marqué par la ritualisation du petit détail quotidien et par le gestuel traditionnel de travail, un monde où les gens

prenaient le temps de moudre le café, d'allumer le feu, de préparer des plats fins, de boire et de discuter ensemble. Un monde où les objets, moins nombreux et performants, en comparaison avec la prolifération qui marque la société de consommation contemporaine, étaient de vrais médiateurs de la relation humaine par leur circulation continue à l'intérieur des communautés. Car entretenir les bons rapports à l'intérieur des communautés traditionnelles se réalisait par le biais des relations de réciprocité et d'entraide, anciennes formes de socialité et pratiques de vivre ensemble.

Comme on le sait, le temps est une construction sociale et culturelle qui « appartient à l'économie politique des relations entre individus et nations ». Comme Rutz (1992) le notait, dans certaines sociétés, l'utilisation du temps ne doit pas être envisagée selon un principe d'efficacité, comme en Occident, mais selon d'autres significations qui définissent les rapports et l'existence de l'être. Que signifie, pour les personnes qui s'y adonnent, le temps passé ensemble ? Rutz amène comme réponse : « The more one shares time with others by sitting, talking, and drinking *kava*, the greater mutual respect and love. One must be "released" by others from temporal bonds that bring people together and hold them. » (Rutz 1992:5).

Manger et passer du temps ensemble n'est pas seulement une forme traditionnelle de socialité, de valorisation de l'informel et du privé, mais surtout une forme du désir de l'Autre et une façon de renforcer le sens du soi. Le moulin à café est-européen de ma grand-mère rangé sur une étagère dans une cuisine moderne nord-américaine ne peut qu'évoquer une suite d'absences ; l'absence d'une voisine bavarde qui s'installe pour des heures dans ta cuisine pour te raconter les derniers commérages du voisinage, l'absence des odeurs et des vapeurs des soupes aux épices fortes qui bouillent pendant toute la matinée, l'absence, enfin, de cette intimité particulière, un peu triste qui s'attache à tout ce qui était manuel, vieux, usagé, désuet, aggloméré, inutile, exposé et qui, cependant, continue à charmer les glaneurs de nos jours.

Dans ce sens, la question de ce qu'est l'objet-exil devient : les objets décontextualisés par l'exil sont-ils toujours capables de symboliser un contexte perdu ? Ou la

décontextualisation due à l'exil a-t-elle effacé toute signification, transformant l'objet en lieu d'une projection de l'imaginaire, en simulacre ou idéalisation de la réalité ?

Déplacés, les objets exilés sont devenus des reliques, des objets exotiques hors contexte. Comme Lévi-Strauss l'a précisé, les objets isolés « comme les mots du langage, [...] ne contien[ent] pas en soi toute [leur] signification. Celle-ci résulte à la fois du sens que le terme choisi inclut, et des sens, exclus par ce choix même, de tous les autres termes qu'on pourrait leur substituer » (Lévi-Strauss, 1989 : 189).

Conclusion

Appartenant également au passé et au présent, l'objet-exil nous incite à vivre dans une temporalité continuellement réinventée qui devient un écran où sont projetées les formes dynamiques du Soi, désormais déracinées et décontextualisées dans l'espace, mais régénérées dans le temps. Étant donné l'importance de la dimension temporelle pour le Soi, l'objet devient le signifié d'un Soi « flottant » ; il est un agent qui resubjectivise à l'intérieur d'un processus primordialement épistémologique de transformation identitaire.

Ce dynamisme semble générer les fonctions multiples de l'objet et sa capacité de déclencher des chaînes de signification apparemment hétérogènes. L'objet-exil peut ainsi être attaché à une intraitable révolte, même à la négation d'un ordre établi censé encadrer l'exilé, qu'on tente vainement de corriger, découlant d'un rejet ou de l'acte injuste commis dans un passé devenu inoubliable, comme il peut également devenir objet de nostalgie, objet de patrimoine d'une culture lointaine, réinventée et idéalisée en exil. Dans cette perspective, il devient lieu de mémoire et de l'imaginaire, et va au-delà de sa fonction initiale ; reliée à la définition individuelle à travers des marqueurs et décontextualisé, il acquiert une fonction purement sémiotique attachée à un système culturel absent.

Bibliographie

APPADURAI, Arjun (1986), (dir.) *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. Cambridge University Press, Cambridge

BAUDRILLARD, Jean (1968) *Le Système des objets*, Paris, Éditions Gallimard

BEALCOVSKI, Simona (2000). "Polisemia documentului filmic", dans *CIBINIUM 1990-2000*», Sibiu, Editura ASTRA MUZEUM, 2000 : 314-321

CHODOROW, Nancy (1989) *The power of feelings: Personal meaning in psychoanalysis, gender, and culture*, Yale University Press, New Haven

HERZFELD, Michael (1997) *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation State*, Routledge, New York

KOPYTOFF, Igor (1986). "The cultural biography of things: commoditization as process", dans APPADURAI Arjun (dir.). *The Social life of things*. Cambridge, 1986: 64-95

LÉVI-STRAUSS, Claude (1989). « La Voie Des Masques », dans *Des symboles et leurs doubles*, Paris, Éditions Plon, 1989 : 185-201

NORA, Pierre (1986), (dir.) *Les lieux de mémoire*, Paris, Éditions Gallimard.

RUTZ, Henry J. (1992), (dir.) *The Politics of the time*, American Anthropological Association, Washington, D.C.